

ginaire de New Delhi ne tient pas spécialement à enfreindre les règles, pas plus qu'elle ne se cantonne dans une posture agressive. Simplement, elle a décidé une bonne fois pour toutes que son comportement et son écriture ne seraient pas dictés par les interdits et les cloisonnements de la société dont elle est issue. Telle est aussi Anamika, surnommée Babyji, la jeune héroïne de son livre. À travers l'initiation sexuelle (et surtout homosexuelle) de cette adolescente intrépide, Abha Dawesar décrit à la fois son pays et les changements qui le tra-

Roman « contestataire »

Dans ses yeux attentifs, dans ses gestes calmes, se lit l'assurance d'une personne qui a déjà fait du chemin, réfléchi à sa condition, donné du champ à ses aspirations. Fille unique d'un couple de médecins, elle a été formée dans le cadre strict d'une école pour enfants de militaires, avant de partir poursuivre ses études aux Etats-Unis (à Harvard, où elle a décroché un diplôme de philosophie). Très tôt, elle a quitté ce pays, dont les inégalités et les pesanteurs la révoltaient.

tants du pays, comme elle est en train de le faire dans son prochain roman. Pauvreté, corruption, panne des institutions, le livre ne fera pas l'impasse – pas plus que ne le fait *Babyji*, roman « contestataire » : en s'éprenant simultanément de Rani, la nouvelle domestique embauchée par ses parents, et de Linde, une femme du même milieu qu'elle, l'héroïne du récit mesure la profondeur des abîmes sociaux. « Dans la contrainte imposée par le roman, dit-elle, je veux explorer ce qui arrive à ce pays. L'Inde sera toujours un sujet pour moi. »

Une métaphore puissante et poétique du Bengali Bhattacharya Quand le Gange se venge

LA DESCENTE DU GANGE de Lokenath Bhattacharya.

Traduit du bengali
par France Bhattacharya,
préface de Charles Malamoud.
Ed. Langues et mondes,
328 p., 24 €.

Des pèlerins venus de Calcutta pour entreprendre un voyage aux sources du Gange ont été les témoins d'événements terrifiants. Ils les ont interprétés comme les signes avant-coureurs d'une catastrophe si grande qu'elle pourrait annoncer la fin du monde. Dans la hâte, ils sont redescendus vers la plaine pour avertir les villageois. En effet le temps manque, « le vôtre comme le nôtre... Les hommes sont tous à la fin de leur temps. Il ne reste qu'un peu de souffre, tant qu'il y en a ». Mais comment vont-ils procéder ? Quelle forme donner à leur récit ? L'horreur de la vision est telle qu'elle leur ôte l'entendement et la parole, ils ne savent comment rendre compte de l'indicible. Tout au long du récit, qui prend la forme d'un dialogue entre les voyageurs, se pose la question de comprendre ce qui est arrivé et de

trouver les mots pour le dire. Cette impuissance même témoigne de la gravité de la menace. Quelques personnages s'agitent sur scène sans trouver de réponse, tandis que la masse des habitants est plongée dans les ténèbres : public invisible, parfois pris à partie et qui refuse de participer.

Insertion de souvenirs

Le récit est structuré comme une pièce de théâtre dont le meneur de jeu est l'auteur lui-même, qui intervient, organise, commente. Le mouvement dramatique est renforcé par l'insertion de souvenirs (la mort du grand-père du narrateur, immergé dans le Gange), par des rebondissement qui l'accélèrent, des discussions entre les protagonistes. Deux « suspenses », deux drames se rejoignent : quel est le terrible message issu de Gomuk, d'où jaillit le Gange ? Le sens d'une vision d'aridité et de laid, la Ganga – déesse hindoue du Gange – défigurée, dépouillée de sa parure de glace et, par suite, toute l'organisation du monde bouleversée ? Quelles destructions, quels crimes commis par les hommes ont amené la fin du

monde ? Une mort qui est annoncée par des rêves – maladies, naissance monstrueuse, hideur de la nature –, en particulier par le songe d'une femme adultère conté dans l'hésitation et la douleur. Elle va retracer l'épisode de sa faute, la puissance du désir qui nous rend étranger à nous-même, aux règles sociales et religieuses, à tout ce qui habituellement nous définit. La femme se juge coupable : « la » coupable des événements à venir. Sommes-nous donc tous solidaires de la faute d'un seul ? Mais qui est coupable de la fin du monde dont se multiplient maintenant les signes ? Une logique folle entraîne les causeurs dans un vain effort pour interpréter le sens des menaces. Mais, comme l'écrit Charles Malamoud dans sa préface, la Ganga offensée est « certes une métaphore, mais elle donne en même temps à connaître une réalité concrète qui implique, coupables ou victimes, tous les contemporains : exemple, parmi tant d'autres, des catastrophes que provoque l'exploitation forcée des êtres et des choses par une humanité incapable de penser, de se figurer les conséquences de ses actes ». ■

CHRISTINE JORDIS

S
L
2
www
LES
NE
Organisé par
Reed